

# LA MAISON DU FANTÔME

SAMUEL GENIN

J'y revenais toujours. À cette maison où j'avais vu Nicolas mourir.

Aujourd'hui, il ne restait plus que la façade, seule debout comme une digue face à l'océan. La peinture est écaillée, les fenêtres brisées, les briques apparentes. Le lierre grimpe sur les ruines du terrain de jeu de mon enfance. Les pierres ne servent plus de foyer qu'aux araignées, et aux mésanges bleues quand reviennent les beaux jours.

Même 35 ans après, le souvenir de cette chaude journée d'été est encore présent. Et je te revois, toi, bloqué dans tes huit ans à tout jamais, le regard pleins de défi et les cheveux pleins d'épis. Tu étais le chef de notre bande de deux, et je te regardais comme le grand frère que je n'avais pas eu. Tu n'avais qu'un an de plus que moi, et pourtant tu semblais tout savoir sur le monde. Les 20 cm que tu avais de plus que moi semblaient te permettre de voir dans l'avenir. « Le grand petit Nicolas » que mon père t'appelait.

La vie à la campagne se devait d'être pleine d'aventure pour de pas être pleine d'ennui, alors tous les jours, après l'école et avant de rentrer chez nous, nous partions « en exploration », pour découvrir et cartographier dans nos jeunes esprits curieux les alentours. Tes parents et mon père avaient bien essayé de nous faire revenir derechef à la maison après l'école, mais ils ont vite su reconnaître un combat qu'ils ne gagneraient pas. Notre carte était on ne peut plus subjective : les distances semblaient rallonger les jours de vents, les arbres semblaient plus effrayants les après-midi d'hiver où la nuit tombait déjà, et tout était plus beau les jours fériés, où les jours d'anniversaire.

C'est le lundi de Pâques 1982 que nous trouvâmes la Maison du Fantôme. Le temps était étonnement doux pour la saison et on avait poussé à explorer en direction de la vallée de Brunès, mais que nous appelions (et que j'appelle encore aujourd'hui) vallée de Brume. Après avoir joué aux soldats de la seconde guerre mondiale, fuyant à plat ventre les tir d'obus allemand, nous sommes arrivés devant une vieille maison abandonnée. Nous devînmes donc immédiatement des enquêteur du paranormal.

Tu agitais un compteur à Fant-atomes qui n'existaient que dans nos têtes, et de mon côté je fabulais un Pisto-spectro en cas de mauvaises rencontres. À travers nos talkie-walkie fictifs, nous décrivions l'un à l'autre nos découvertes.

- Nicolas pour Arthur, y'a plus de poussière que dans une fabrique de craie ici. Tu vois quelque chose toi ?

- Négatif Nicolas, seulement des vieilles lattes de parquet pourries, et des toiles d'araignées... Ah, attend !

- Nicolas pour Arthur, que se passe-t-il ?

- Négatif, fausse alerte, je pensais avoir trouvé un trésor, mais ce n'était un bout de verre qui reflétait le soleil.

- Attend, fais voir !?

Nous passâmes l'après midi à visiter les lieux de fond en comble, en en conclûmes qu'un fantôme devait habiter là, mais qu'il était en vacances, ou en

voyage, ou chez son correspondant (cette idée nous avait fait beaucoup rire), et qu'on se devait de veiller sur son chez lui jusqu'à ce qu'il ne revienne, pour ne pas que des esprits frappeurs (ou esprits frappés comme les appelait Nicolas) ne le lui vole.

Nous avons donc fait de La Maison du Fantôme notre quartier général. Nous avons amené des goûters qui ne périmaient pas et de la limonade, et nous passions une exploration sur deux à y aller. C'était notre chez nous, notre coin secret, personne n'en connaissait l'existence.

Un soir, alors qu'on imaginait des chansons sur le maître qui embrassait la moitié de la ville, tu t'es redressé d'un bond. Tu m'as dit que tu avais entendu quelque chose. Je ne saurais jamais si tu avais vraiment entendu quelque chose, ou bien si tu me faisais marcher ce jour là, mais tu m'a dit que le fantôme était revenu de vacances, et que tu pouvais lui parler. Abasourdi, j'essayais moi-même de tendre l'oreille, mais je ne percevais que le vent dans la toiture crevée. Parle lui, je lui ai dit, comment il s'appelle ? Tu as appelé dans la vide, pris un temps pour écouter la réponse, et tu m'as dit « c'est quelqu'un qu'on connaît, mais il ne veut pas dire son nom. Mais moi, je crois que c'est une fille ». Puis tu as inventé deux ou trois bêtises que j'ai aujourd'hui oublié.

Mais le soir, j'ai repensé à tout ça. Puis le lendemain, et le jour suivant, et tous les jours de la semaine. Dix jours plus tard, la chose était évidente dans mon esprit, le fantôme de la maison était le fantôme de ma mère.

Je n'avais jamais connu ma mère. Papa m'a dit qu'elle est morte en accouchant de moi, mais qu'il ne m'en veut pas, mais qu'il ne veut pas en parler. Maman avait sûrement attendu avant de monter au paradis ou ailleurs pour pouvoir discuter avec moi, et me raconter comment était la vie pour elle avant, quand elle avait mon âge, et que je puisse lui raconter mes journées, mes joies et mes peurs, et qu'elle puisse voir le presque-un-homme que j'étais devenu. C'était évident. Il ne pouvait en être autrement.

J'ai commencé à aller tout seul à la maison du fantôme, ou la maison de maman comme je l'appelais parfois tout seul, quand j'étais sûr que personne ne m'entendait. Je prenais mon goûter assis sur les lattes pleines d'échardes, et je racontais ma journée à ma mère, narrant à haute voix mes aventures comme à un journal intime. Je ne l'entendais jamais me répondre, mais je me disais que lorsque je serai aussi grand que Nicolas, je pourrais, moi aussi, entendre sa voix.

Notre amitié avec Nicolas en pris un coup. Souvent je refusais ses propositions d'aventures sans réussir à bien mentir (je ne l'ai jamais su, je ne le sais toujours pas) pour aller seul à la maison de ma mère. Il voyait clair dans mon jeu, mais il ne disait rien. Et un jour il m'a suivi. Il m'a écouté parler à ma mère sans que je ne sache qu'il fût là, et il m'a confronté.

Ma colère fut terrible. Je fulminais en tapant du pied par terre.

Je lui ai dit qu'il n'avait plus le droit d'être là, que c'était ma maison et celle de ma mère et qu'elle ne voulait pas qu'il soit là.

Il m'a répondu que ma mère était morte et que les fantômes n'existaient pas, et qu'il avait fait semblant d'entendre une voix l'autre jour.

Je lui ai dit qu'il mentait parce qu'il était jaloux parce que ces parents étaient vivants et pas en fantômes.

Il m'a répondu que j'étais stupide et fou si je croyais que ma mère était en fantôme ici.

J'ai dit que ma mère le détestait et qu'elle allait le tuer.

Et une poutre est tombée du plafond et a écrasé Nicolas.

La flaque de sang grossissait au sol, amalgamant des nuages de poussières dans une mélasse carmin tiède.

J'a couru.

On m'a demandé où était Nicolas

La nuit

Ses parents pleuraient

Je pleurais

Ils me suppliaient de me dire où était leur fils.

Je pleurais, mais je ne disais rien.

Ma mère l'avait tué.

Il l'avait cherché

Je l'avais tué.

Il m'avait cherché.

J'ai perdu le compte des jours. Il y eu encore des pleurs, des battues dans la campagne. Parfois des coups. Mais je ne pouvais rien dire.

Je me murais dans le silence.

Mais une nuit, je me suis dit qu'il était impossible que ma mère eut tué Nicolas. Elle était bien trop gentille. Sûrement. Un autre fantôme, malveillant, s'était fait passé pour elle et s'était joué de moi. Il avait tué Nicolas par méchanceté pure, et il avait fait de moi son complice. J'avais appelé au meurtre de mes mots, c'était l'invitation qu'il lui manquait pour passer à l'acte, comme les vampires qui ne peuvent rentrer chez toi que si tu les y invites explicitement. C'était évident. Il ne pouvaient en être autrement.

Je me suis échappé de l'hôpital, et je suis allé jusqu'à la maison du fantôme. Des rats s'enfuirent du cadavre de Nicolas. Les yeux emplis de pleurs, je répandais l'eau de Cologne de papa, et j'incendiais la maison.

Plus tard, les parents de Nicolas ont quitté ce village trop empli de douleurs.

Aujourd'hui, j'y suis retourné. J'habite seul, hanté. Les anciens du village ne m'adresse pas la parole. Personne n'a jamais su la vérité. La peinture est écaillée, les vitres brisées, les restes de toiture calcinées.

Les pierres ne servent plus de foyer qu'aux araignées, et aux mésanges bleues, et au fantôme de Nicolas.